





Une fois morte, après cette réception chaleureuse et pour ainsi dire improvisée de 1915, les Aubagnais ont rendu marque leur ultime reconnaissance à vous, à vos officiers, à vos soldats, à ces soldats auxquels vous avez appris le héroïsme et l'unique la gloire, à ces pillards soldats de France heureux de se battre pour la cause de la liberté.

Ici, là où nous sommes, je suis ici je suis un municipal certain d'horizon, aux bords de la Loire, aux concessions plus modernes, qui sera le lieu de rendez-vous de la jeunesse d'aujourd'hui et demain portant tous nos espoirs. Le Stade de Vallée de Vassigny, vous l'avez voulu ainsi, mon Général, par votre initiative, un peu, puis une, à une grande réalisation, il faut un grand nom, et le vôtre est encadré d'une élucubrante grandeur.

Vous l'avez voulu ainsi, mon Général, par votre reconnaissance parce que, dans la plupart d'entre nous, nous vous devons la vie. Ici, je m'applique : Il faut que mes concitoyens y ignorent rien de ce que vous faites pour eux, de ce que je fais et ~~de ce que~~ ce dont vous n'avez jamais parlé, mon Général.

Raphaël, tout. Tardis que vous avez votre quartier général ici, l'ennemi se défendait ardemment. Il se cramponnait partout. Des hauteurs qui dominent la ville, des pièces d'artillerie tiraient. Des officiers, des hommes tombaient. Il y en est quelques uns qui dorment leur dernier sommeil en notre cimetière, la résistance boche était farouche.

Alors, nos alliés, pour en finir le plus rapidement possible, décidèrent de bombarder la ville avec des tonnes volantes. C'était l'écrasement total, la mort pour tous les Aubagnais qui, heureux d'accueillir vos soldats, de se fonder à eux, indifférents au danger, étaient restés sur place.

Vous ne vouliez point cela. Épargnez la ville, dit-il, vous, ses habitants. Dans 24 heures, Aubagne sera dégagée. J'en fais mon affaire. - - - 24 heures après, les boches étaient réduits au silence.

Veillez, me pardonnez, mon Général, de répéter cette phrase à peu près inconnue de la bataille d'Aubagne. J'ai conscience de mon devoir de ne point la tenir dans l'ombre. Il faut que les Aubagnais qui vous ont leur admiration et leur sympathie respectueuse sachent, malgré vous, qu'ils vous doivent, pour la plupart, d'être encore vivants.

... Oui, c'est ici, à Aubagne, qui a commencé sous votre commandement, la grande bataille qui vous a permis de chasser l'ennemi de Marseille et de pousser vos avant-gardes au delà du Rhône par un succès, que votre impétueuse première armée, aborder les hauteurs du Vosage et continuer votre marche irrésistible, victorieuse jusqu'à l'écrasement de l'ennemi éprouvé.

En félicitant votre armée, pour le sublime de son action, dans votre proclamation du 3 septembre 1914, proclamation si pleine de grandeur et de majesté qu'elle rend un bon héritage. - vous rendez aussi hommage, mon Général, à vos camarades F.F.I. à tous les combattants volontaires, qui, dix-sept jours, si chers à notre affection, en haillons et les mains presque nues, avaient impitoyablement harcelé l'oppressant avant de le massacrer.

Vous diriez d'eux, encore, surtout, vous avez été là, courageux, audacieux. Vous avez été nous nous plus que des frères d'armes, vous avez été d'autres nous - mêmes, des Français en qui nous ont reconnu, avec émotion, bouleversante, les mêmes idées généreuses, la même ardeur, la même foi qui anime le combat. - -

Et, avant vous, mon Général, sont des repris-culants de la Croix-Rouge, des rescapés de la 1<sup>re</sup> Armée, des F.F.I., des F.F.P., et, aussi, des prisonniers, des déportés; les deux générations du Feu, puisque, à côté d'eux, sont des anciens de la Marne, de Champagne, de Verdun. Vous, ils sont venus vous offrir leur foi patriotique et leur confiance en l'avenir de la France.

Dans cette foule ardente et généreuse sont aussi de nombreux premiers magistrats des communes de Provence par votre action diligente. Ils représentent des populations qui vous doivent l'incalculable joie d'apercevoir les boches s'enfuir, défaits, certains, déjà, de la défaite totale.

Mon Général, votre nom restera, pour nous, autant que pour les autres Français. - - Dire plus serait réitérer. - - votre nom restera pour nous comme l'image vivante d'un héritage de notre histoire entre toutes prestigieuses.

Et maintenant, c'est à vous, citoyens, citoyens, que je m'adresse. C'est à vous tous amis, que je veux m'adresser. À vous tous qui, avec les organisateurs de cette journée, avez voulu magnifier la gloire de nos armées libératrices et de son chef.

Je vous demande, avec la plus respectueuse émotion, de venir avec moi :  
Vive la Première Armée Française !  
Vive la France !  
Vive la République !

Monsieur le Préfet :

Monsieur Maxime Préfet du Rhône, prit la parole à son tour pour remercier Aubagne de l'accueil si cordial et émouvant, comme le veut le cœur populaire, qu'elle a réservé au représentant du gouvernement.

Aubagne, dit le Préfet, nous donne un exemple pour la reconnaissance qu'elle accomplit au lendemain de la libération.

Le général de Salles, pour dire il, à moi qui un grand pays  
ne doit jamais l'abandonner.

La France et la République, étroitement unies, se dressent face  
au monde avec le calme que lui confère la force. Elles veulent la paix et font appel à  
ceux qui ne veulent pas laisser de perdre le bénéfice du sacrifice de nos soldats.

Le Général.

Monsieur le Préfet,  
Monsieur le Maire,  
Mesdames, Messieurs,  
Mes chers Compagnons,

C'est toute la chaleur du cœur provincial  
que nous avons tenu à mettre aujourd'hui dans votre accueil, et nous en sommes profondément  
touché. J'éprouve un véritable sentiment de joie, en ces jours éminents marqués de votre victoire  
sur l'Allemagne nazie, à me trouver au milieu de vous tous qui conservez fidèlement le  
souvenir de ces grands moments de notre Histoire et qui savez traduire de façon si émouvante  
votre attachement à l'Armée libératrice.

Car, j'en suis bien sûr, c'est à l'Armée Française et, plus précisément,  
à la 1<sup>re</sup> Armée Française, que nous avons voulu redire aujourd'hui votre affection et votre gratitude  
en accueillant comme nous le faisons celui qui a eu l'honneur pour lui insupportable, de la  
commander. Vous vous rappelez nos soldats magnifiques enjoints d'enthousiasme par la Patrie  
retrouée, nos gouvernés bondissant ici même les résistances ennemies, nos travailleurs et  
nos blindés se précipitant par la route ainsi entr'ouverts vers Marseille, et dans le moment  
même en s'acharant l'enlèvement de COLON, défilant notre grande Cible, en liaison avec nos  
glorieux I.F.I. qui pensaient d'y déclencher l'indivision sacrée. L'effort dont vous avez si  
souvent rêvé pendant les longs mois d'occupation enjambait corps. Oh! combien n'auriez-vous  
pas aimé ceux grâce à qui cet effort devenait la plus radieuse réalité!

Huit mois après avoir chassé l'Allemand de votre Provence, c'est  
en Allemagne même qu'ils se brésentaient au rendez-vous de la Victoire. Vous y arriviez, ils  
avaient parcouru et combattu 1.500 kilomètres, sur plus 80.000 kilomètres carrés du Reich,  
vaincu deux Armées et fait 300.000 prisonniers. Ils avaient en outre et c'est pour vous  
une raison supplémentaire de les aimer, réalisé dans leurs rangs l'amalgame de toutes les  
forces vives de notre jeunesse. Car, aux Français venus d'Afrique, colons, musulmans,  
indes de la Métropole, s'étaient joints les plus ardents des méridionaux de toutes nos régions  
comme de toutes les opinions, animés par la flamme la plus pure de la Résistance et décidés  
à ne déposer leurs armes qu'après la capitulation finale de l'ennemi.

Oui, votre victoire a bien été une victoire de la jeunesse de  
France. Et c'est pour quoi, malgré la confusion que j'éprouve à ce qu'on ait eu l'excessif  
amitié de lui donner mon nom, je me réjouis que votre Ville ait eu l'idée d'élever un stade  
comme monument commémoratif de la Libération. J'y vois un haut symbole qui il me plaît  
de souligner.

Parmi les devoirs dont l'Armée se fait comptable vis-à-vis des  
jeunes que la Nation lui confie pendant l'année de service militaire, elle place parmi les premiers  
le développement physique de ces garçons. Chargée en effet de former des soldats, elle cherche  
à leur faire acquiescer la force, la souplesse et l'endurance qu'exigent les épreuves de la  
guerre. Mais, soucieuse aussi de contribuer à former des hommes, elle met tous ses efforts  
à effacer des stigmates que sont l'amaigrissement et de sous-alimentation ont pu  
imprimer à la génération qui meurt, afin de la rendre au pays robuste et saine. Mais elle  
n'a pas d'autre bien que de parachuter l'œuvre collective entreprise dès l'enfance et  
poursuivie pendant l'adolescence. Elle ne souhaite rien tant que d'agir sur ce flanc, en  
collaboration étroite et confiante avec tous ceux - éducateurs et dirigeants sportifs - qui  
partagent avec elle le souci et la responsabilité de l'avenir de notre race.

Ce n'est donc pas seulement, à mes yeux, la première pierre  
d'un stade que nous faisons ce matin; c'est un jalou nouveau sur la route de, tous, nous

depuis et voudrais associer ces images pour les mettre au service de notre jeunesse.  
C'est pourquoi, à tous ceux qui ont suivi l'initiative de ce geste et  
pour même mentionner le Maire, à votre Conseil Municipal, aux personnalités et aux familles de votre  
ville qui vous ont apporté leur généreux concours, je tiens à dire ma profonde et affectueuse reconnaissance.  
Ainsi qu'un monument du bougeant, pour que votre réalisation soit un geste de vie. C'est un geste  
que donne à chaque minute d'être connu et admiré, car il matérialise une grande pensée.  
Lorsque la France est contrainte de faire la guerre, elle ne la fait point par amour de la gloire ni même  
par amour de la gloire, mais bien pour, après les batailles, les ruines et les deuils, dans la liberté  
admirée, se jurer, connaître du lendemain meilleurs et s'armer pour les combats féconds de la Vie.

À l'issue de cette cérémonie qui, au  
milieu de l'enthousiasme populaire, de Kerminc'h par un magnifique défilé devant le Monument  
aux Morts, les Officiers se rendirent devant l'immeuble l'Écluse, route de Roquepierre, là où  
se reposa le Général après son débarquement à Saint Tropez et sur la façade duquel est apposée  
une plaque commémorative dont c'est l'inauguration.

Deux discours sont prononcés :

Monsieur le Maire,

Mon Général,

Mesdames,

Messieurs,

Voici la plaque modeste, mais grandement  
éloquente, qui perpétuera le souvenir du passage en notre ville, à la tête des armées qui nous ont libérées,  
le Grand Chef le Général de Salbre de Cadzignac.

Ici, dans cette villa, le Général de Salbre de Cadzignac et son État-Major ont  
étudié, préparé et conduit les grands combats qui dépassent toutes les bornes de la Patrie, les  
armées ennemies.

Mais nous voulons cette plaque commémorative, mon Général, pour que les  
générations à venir n'ignorent rien de ce que nous nous devons, de ce que nous devons à nos admirables  
libérateurs. Nous l'avons voulue pour que d'autres, après nous, aient, comme nous, toujours vivant au cœur,  
le culte de la reconnaissance.

Notre nom, mon Général, est pour toujours et en lettres étincelantes, inscrit  
dans l'histoire.

Mais ne pourrions rien qui fut ajouté à la gloire.

Nous avons fait simplement, modestement, ce que le devoir nous commandait.

Merci encore, mon Général.

Merci à vos armées.

Merci la France.

Merci la République.

Le Général.

Monsieur le Maire

Permettez-moi pour dire toute la gratitude pour  
les paroles si bienveillantes et si élogieuses que vous venez de prononcer à mon égard et à celle de ma  
chère Première Armée Française.

Permettez-moi pour dire aussi combien je suis profondément touché par le geste  
si émouvant que vous avez eu, vous et vos collaborateurs, en apposant cette plaque du souvenir sur la  
demeure où j'ai passé la nuit du 23 au 24 Août 1944.

Cette pierre ne sera pas seulement le rappel d'un geste de commandement  
d'une nuit, mais aussi et surtout celui des combats dont Aubagne fut le théâtre en cet été de la  
Riviera, et dont vous me permettez de retracer ici les grands traits les principales péripéties.

Le 16 Août 1944, les divisions de tête de la Première  
Armée Française, qui s'appelaient encore l'Armée B, entrèrent dans leur débarquement sur les  
plages de Saint Tropez et de Capferrat, conquises par les forces américaines.

Elles ont la rude mission de s'emparer de Toulon puis de Marseille, bases indispensables  
au développement futur des opérations alliées.

Le 17 Août, je décide de briser l'attaque de Toulon et d'interrompre tout

attendre que le gros de mes moyens soit entièrement débarqué.

Je peux suspendre l'Allemand, profiter de son désarroi, troubler sa réorganisation à l'intérieur du Camp retranché, préparer l'arrivée de ses renforts. Les effectifs sont supérieurs aux nôtres, mais j'ai une foi totale dans l'élan et la capacité manœuvrière de mes soldats auxquels s'ajoute l'urgence du débarquement sur le sol de la Patrie donne des ailes.

S'active l'engagement le 19 Août. La première Armée Française est articulée en trois groupements. Deux d'entre eux - les groupements Brosset et Magnan - attaquent Toulon par le Est, le troisième, Groupement de Monsabert - ayant mission d'exploiter par le Nord et l'Ouest.

Dans l'après-midi de ce même 19 Août, le Groupement de Monsabert, atteint avec sa cavalerie blindée le carrefour du Camp, et finit avec son Infanterie dans le massif chaotique du Grand Cap.

Ce succès me décide à pousser sans plus attendre en direction de Marseille. A 18 heures 30, je prescris au Groupement de Monsabert de marcher le lendemain sur Aubagne tout en continuant son action à l'Ouest de Toulon. Je le renforce par le Combat Command Sudre de la 1<sup>re</sup> Division blindée qui avait débarqué le 15 Août avec les Américains et dont j'espère obtenir la remise à ma disposition.

Ainsi le troupe déclenchée au moment où s'engage la bataille pour Toulon, l'action qui se allume simultanément à l'autre bout de la Provence, la bataille pour Marseille.

Le 20 Août au matin, le Groupement blindé du Général Sudre, le C.C. 1, force plein Ouest sur Aubagne. Il passe à midi au Camp, culbute à 16 heures un bouchon émissari au Col de l'Ange et arrive une demi-heure plus tard, sous les murs de la ville où il est accueilli par les barrages de l'Artillerie et des Miniers allemands.

Continuellement avancée sur la route de Marseille, Aubagne et ses abords sont solidement tenus par deux à trois Bataillons d'Infanterie appuyés par de nombreux canons de 88 et de 105.

Le Colonel Mestphale, Commandant le 93<sup>ème</sup> "Grenadiers Régiment" est le chef de la défense. Il a disposé ses troupes sur les hauteurs qui dominent la ville au Nord et au Sud. La crête de l'Épiche constitue la clé de la position.

Toutes les routes qui partent d'Aubagne sont minées ainsi que les champs qui l'entourent, si les poteaux anti-parachutistes, les "asperges de Rommel" comme les surnomment nos hommes plantés avec profusion portent l'inscription bien connue "Achtung Minen".

À l'aube du 21, le "Combat Command" Sudre passe à l'attaque. À l'est, le sous-Groupement du Commandant Selong, Commandant le 3<sup>ème</sup> Régiment Honard, essaie de pénétrer dans la ville par la Grand'route de Toulon, mais il se heurte à une très vive résistance. Deux chars partent sur des mines.

Au Nord, le sous-Groupement du Colonel Durloy, Commandant le 2<sup>ème</sup> Cuirassiers, manœuvre par la route de Roquevaire. Il est forcé à partir par les mines anti-chars embossées sur la crête de l'Épiche. Néanmoins, quelques chars blindés accompagnés des éléments du 3<sup>ème</sup> Régiment Honard parviennent à pénétrer dans le quartier de l'Église.

À 10 heures du matin, le C.C. 1 est stoppé. Ses chars sont partout bloqués. Il faut une action d'infanterie sérieuse pour faire sauter le bouchon d'Aubagne. C'est au 3<sup>ème</sup> Groupement de Sabords Marocains du Colonel de la Tour qu'elle va échoir.

Depuis 18 heures, sur les 110 kilomètres de route qui séparent les plages de débarquement de la région d'Aubagne, on assiste à une véritable "course au canon".

Nos Sabords Marocains à peine débarqués abattent à froid les premières étapes qui les mènent vers la ligne de feu. Continuant, mêlés à leurs mulets, en longues colonnes par un, par petits groupes, voire individuellement, pieds nus ou en "maïls", coiffés de la "ref" ou du "gabillet" et le casque anglais accroché au ceinturon ou pendus autour du cou, le fusil en travers des épaules, les Goumiers aux longues "djellabas" rayées, montent à la bataille en un flot ininterrompu.

Le Groupement de Sabords de la Tour est en tête. Il arrive le 21 vers 10 heures du matin au Col de l'Ange, et s'engage immédiatement avec mission de débarrasser Aubagne par le Nord et par le Sud.

Le 15<sup>ème</sup> Tabour du Commandant Hubert attaque au lever par ses sauteurs  
des Boyards et de l'Épée, le 1<sup>er</sup> Tabour du Commandant Mérie au sud, sa droite appuyée à la grande route  
de Louba.

Tout de suite, le combat se développe avec une extrême violence et progressant dans  
un terrain difficile, truffé de mines, coupé de haies et de clôtures, et aux pieds limités, nos Goumiers se heurtent à une  
résistance acharnée.

Après une lutte meurtrière au cours de laquelle les deux camps se heurtent à bout portant,  
le Tabour Mérie réussit en fin de journée à border la voie ferrée, aux limites sud d'Alger, après avoir fait  
cent cinquante prisonniers. Mais il perd deux de ses Commandants de Goums aux pieds.

Au Nord, le Tabour Hubert culmine par une série d'assauts rapides les nombreux points d'appui  
de l'adversaire, capturant dix neuf pièces d'artillerie et quantité de brisarmes. Une contre-attaque allemande parvint  
jusqu'au P.C. du Tabour. Les mitrailleurs, franc-tirailleurs, dévoués, ordonnances, rejoignent l'ennemi à la  
Grenade et à la mitrailleuse, à 18 heures 30, le 3<sup>ème</sup> Goum pénètre dans la ville par le quartier de la gare,  
tandis que les deux autres s'attaquent aux batteries ennemies de l'Épée et du Cimetière.

Ainsi, au soir de cette rude journée du 21 Août, bien que votre Ville ne  
soit pas encore entièrement libérée, ses défenses sont pratiquement réduites, les Tabor de l'Escadron de reconnaissance du C.C.1  
à la requête d'Al et Duct au cours de l'après-midi, son chef, le Lieutenant Schmitt, ayant été grièvement blessé  
au cours de ce raid audacieux.

Le 2<sup>ème</sup> Groupement de Tabours Marocains a été sérieusement engagé, lui sont 154 tués  
et blessés sur le terrain. Mais sa remarquable action a eu pour effet de la volonté de résistance de l'adversaire  
qui abandonnera définitivement la partie dans la nuit du 22 Août.

La route de Marseille est ouverte.  
Dans l'après-midi du 22 Août, je prends à Genévrier, amplifié de votre fille, pour  
me placer au Général de Mousabert les instructions pour la conquête de la grande Cité algérienne.

À la tombée de la nuit, les blindés du Général Mouton ont atteint les faubourgs dans le faubourg  
de St-Julien, tandis que les tirailleurs du Colonel Chappuis, Commandant le 4<sup>ème</sup> R.T.A. forment dans les faubourgs  
Nord-Est et Nord, à St-Jérôme et à la Chapelle.

"Comment parler-je" déclare quelques jours plus tard le Colonel Westphale  
fait prisonnier au cours de la bataille "que trois heures gaspillées puissent se mesurer avec nos troupes africaines  
mal armées et aguerries".

Quel plus bel hommage pourrait être rendu aux blindés et aux Goumiers de la  
Première Armée Française, qui ont libéré votre chère Cité et dont cette époque perpétuera la vaillance,  
à midi, les officiers se rendent à Beaudinard, en deuil de tenir un Banquet au profit  
du Progrès. À son arrivée, ils furent reçus par trois magnifiques filles, Jacqueline Bismarck, Simone Gont et  
Simone Rouf. La première, avec une assurance digne d'une jeune femme de Molière, récita, avec beaucoup de  
sentiment, un compliment de circonstance.

Dans la salle d'honneur, une autre agréable surprise attendait le Général. Un splendide tableau  
magnifiquement peint à la main lui fut offert par les établissements Bannielle.

Au dîner, Mad<sup>emoiselle</sup> Marie Cresti, prononça l'allocution suivante:  
Mesdames,  
Messieurs,

J'ai l'impression d'être un peu vite en besogne. Je m'en excuse.  
Mais de nous venir depuis nous appellent.  
Un peu partout en ville, pour s'en donner pas pour nos places, dans nos grandes  
petites pièces, une foule impatiente nous attend.

Elle nous attend, cette foule jeune des quatre coins du département, afin  
d'avoir l'honneur et le plaisir, une fois encore et plus bruyamment que ce matin, de vous parler,  
mon Général, de vous dire son admiration enthousiaste, sa véritable reconnaissance.

Elle nous attend pour vous saluer tous.  
J'ai donc le devoir, Mesdames, Messieurs, d'écouter cette réunion agréable  
au cours de laquelle, j'en suis sûr et je m'en réjouis, se sont exprimés de bonnes amitiés et de haut  
esprit, au nom de la population algérienne, l'orgueil et la joie que nous avons eus à vous recevoir.

Nos remerciements vont à tous tous.  
Merci à vous, mon Général, qui avez de plus en plus des vôtres grâce  
à ce que nous vous devons, grâce aussi à ce magnifique 11<sup>ème</sup> qui continue votre force et nous,

un lieu admirable, puisque des chefs, des soldats, ont pu gagner la sympathie, l'amitié de tous les cubagnais tout ils savent se montrer dignes, impeccables, tout ils savent, aussi, leur être agréables en toutes occasions. Merci à vous, Monsieur le Préfet, à vous, Monsieur le Général Ollivier, qui êtes les principaux artisans de cette journée.

Merci à vous, Général Sarrère, Amiral Languey, Monsieur le Consul d'Amérique, Colonels, Commandants, Officiers, qui avez bien voulu être des nôtres.

Merci au Président de l'Union et Danube et aux anciens combattants.

Merci à vous, Messieurs les Maires du Département, au Président du Conseil Général, au Conseil Général qui avez répondu à notre appel. Tous les Maires ne sont pas là. Les absents retenus par les obligations de leurs charges, soit de ceux avec nous.

Vous êtes ici, Mesdames, Messieurs, en pleine campagne cubagnaise, en plein Karrouh provincial, en un des coins où les fleurs, de bon matin, s'épanouissent au bout d'un de ces vieux carillons qui aimait tout, pour la douceur de leur musique, notre cher Frédéric Mikhal. Ici, la terre est riche et d'origine, en toutes saisons, des plus belles parures. Elle est riche et elle est belle, à l'autonne, même dépourvue de ses herbes. En hiver, alors que les pluies l'enveloppent de leurs tristesses. En ce moment, elle étale ses merveilles.

Merci qui fait sa beauté, qui la met en évidence, sinon ceux qui la travaillent...

Ce sont ceux-là qui, avec tant de simplicité, avec tant de générosité de cœur, vous ont accueillis tout à l'heure.

Tous les connaissez, mon Général. Ils appartiennent à la race qui nous a valu les exploits des Kanchies, ceux qui les ont suivis et se sont montrés dignes d'eux, à cette race de rudes travailleurs qui jamais ne désespère et toujours garde sa confiance en l'avenir de la Patrie.

Ils ont été heureux, mon Général, de l'honneur que vous leur avez fait en prenant chez eux et ils sauront en garder jalousement le souvenir. Cette journée est un peu la leur. Ils en sont d'autant plus fiers que le lieu où ils nous ont accueillis est en quelque sorte un symbole de la renaissance française puisque, dévot par les boches, il a repris sa place au soleil, plus agréable et digne que jamais.

Et maintenant, Mesdames et Messieurs - après que vous aurez entendu le Général de Sarrère de Cassigny qui voudra bien, j'en suis sûr, vous dire avec l'éloquence qui le caractérise, quelques mots d'amitié - si je puis risquer à me mêler, à participer à la bataille qui se prépare, à une bataille particulièrement animée où les gestes gracieux et les sourires remplaceront les armes et les balles, à la bataille fleurie qui trop est hélas, mettra fin à nos fêtes.

Je lève mon verre en votre honneur.

Le Général lui répondit en renouvelant sa joie d'être à l'hôte d'Aubagne et en rendant hommage à l'Armée Française et à l'Amérique représentée avec agrès par son Consul.

Cette splendide journée se termina par une bataille de fleurs riche, mouvementée, admirablement ordonnée et animée par dix musiques.

Aubagne, le 11 Mai 1917,

(Le Maire)

*J. de Latta*

*J. de Latta*

1. mai 1917